18

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

DISCOURS DE M. ANDRAL

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. SERRES

AU NOM DE LA SECTION DE MÉDECINE ET CHIRURGIE

Le samedi 25 janvier 1868.

Messieurs,

Le confrère éminent auquel nous venons, sur le bord de cette tombe, rendre un dernier hommage et dire un suprême adieu, s'est acquis un nom justement célèbre dans plusieurs parties des sciences naturelles. Savant anatomiste, il a pris une large part aux progrès qui se sont accomplis, depuis cinquante ans, dans la science de l'organisation; il en a poursuivi les détails dans un grand nombre d'êtres de la série animale, et il en a recherché les lois. Des ouvrages considérables, comme celui relatif à l'anatomie comparée du

cerveau dans les différentes classes d'animaux vertébrés, de nombreux mémoires, témoignent de ce qu'on lui doit à cet égard. Mais la médecine, Messieurs, doit aussi beaucoup à M. Serres. Organe en ce moment de la section de médecine et de chirurgie de l'Académie des sciences, j'ai surtout à vous présenter en lui le médecin, et c'est de ceux de ses travaux qui ont fait faire quelques pas en avant à la science de l'homme malade, que je dois plus particulièrement vous entretenir.

Le premier de ces travaux, en date et en importance, est le *Traité de la fièvre entéro-mésentérique*, œuvre originale et hardie qu'il publia, dans les premières années de ce siècle, en collaboration avec le docteur Petit, médecin de l'Hôtel-Dieu. Dans cet ouvrage, se trouve signalé et décrit pour la première fois, avec la précision que veut la science, un des faits les plus capitaux de la pathologie, à savoir : cette lésion si remarquable et toute spéciale que présente l'intestin dans la fièvre typhoïde, lésion qui en est le caractère anatomique. Quoi qu'on en ait dit, il n'y a rien de commun entre cette description si complète et si vraie, et l'indication vague d'une sorte d'éruption intestinale, ayant son siége spécial dans le duodénum, qu'on trouve dans l'ouvrage, plus cité que lu, de Rœderer et Wogler sur la fièvre muqueuse épidémique de Gœttingue. Ce n'est que rendre justice à M. Serres que de dire que c'est le *Traité de la fièvre entéro-mésentérique* qui, peu remarqué d'abord, parce qu'il était venu avant son temps, a ouvert la voie à toute cette série d'importantes recherches, dues à des médecins français, qui ont eu pour résultat de réduire plusieurs des fièvres décrites dans la nosographie de Pinel comme autant d'espèces distinctes, à une seule pyrexie,

la fièvre typhoïde. De plus, en ne plaçant pas toute la maladie dans la lésion intestinale, mais en la faisant dériver de la fièvre, M. Serres a été l'un des premiers à commencer ce grand mouvement scientifique qui, après avoir épuisé le cercle des maladies locales, a ramené les médecins à l'étude des maladies générales, mieux comprises et plus fortement établies.

Un autre travail, d'une portée moindre sans doute que le précédent, mais qui a aussi un caractère marqué d'originalité, est celui dans lequel M. Serres a fait connaître une maladie qui n'avait été ni dénommée ni décrite avant lui; il l'a appelée apoplexie méningée, et il en a tracé en maître les symptômes et les altérations anatomiques.

La pathologie n'a pas été sans être éclairée par les belles recherches de M. Serres sur l'ostéogénie et l'embryologie, recherches qui l'ont si longtemps occupé, qui ont remué profondément ces parties de la science, et qui donnent la plus haute idée de la puissance d'esprit de notre confrère.

A côté de ces œuvres de premier ordre, qui feront vivre le nom de M. Serres, mentionnerai-je d'autres travaux de notre éminent confrère, également relatifs à la médecine, qui ont aussi leur importance? Ainsi ses intéressantes observations sur les lésions de la cinquième paire de nerfs dans sa portion intracranienne; ainsi ses études sur les altérations de l'appareil folliculaire dans le choléra; ainsi encore ce travail ingénieusement conçu, dans lequel il a cru pouvoir déduire de ses recherches sur le développement des organes une explication de la manière dont se produisent un certain nombre d'altérations de leur conformation. Mais je m'arrête, Messieurs;

au milieu de tous ces débris de l'humanité qui m'entourent, comment parler longuement de la gloire humaine?

M. Serres nous a été donné en exemple comme un de ces savants dignes d'envie auxquels les circonstances ont permis de consacrer leur vie entière au travail, sans qu'aucune préoccupation les en ait jamais distraits. Le travail les en a récompensés, en leur donnant des jours calmes, et en leur rendant plus léger le fardeau de la vie. Membre de l'Académie des sciences depuis quarante ans, M. Serres a gardé, jusqu'au moment où l'heure fatale a sonné pour lui, le saint culte de la science, comme aux jours ardents de sa jeunesse; il l'a conservé avec une vivacité qui va en se refroidissant chez la plupart des hommes, à mesure qu'ils approchent du terme de leur pérégrination sur cette terre; plus de quatre-vingts années s'étaient appesanties sur sa tête, qu'il venait encore communiquer à l'Académie de récentes recherches sur certains points d'anatomie comparée, et qu'il en insérait les résultats dans les Comptes rendus.

Dans la commission des prix de médecine et de chirurgie dont M. Serres faisait partie chaque année, il s'acquittait du labeur pénible qu'elle impose à ses membres avec un zèle qui ne s'est jamais démenti; nous y prisions infiniment l'impartialité de ses jugements, la variété de ses connaissances, sa longue expérience des hommes et des choses, son attention constante à ce que rien dans le choix des récompenses ne pût compromettre la dignité de l'Académie; et sa parole grave, un peu solennelle, était écoutée avec respect, comme celle d'un homme des anciens jours.

Hier encore, en quelque sorte, M. Serres occupait à l'Académie sa place accoutumée; rien ne paraissait affaibli dans

sa personne, ni sa constitution, ni son intelligence ; et on pouvait espérer que de longs jours avaient encore à se dérouler pour lui. Mais, à mesure que la vie se prolonge, elle résiste de moins en moins aux causes de destruction qui peuvent l'atteindre; et, comme beaucoup de robustes vieillards, nous l'avons vu soudainement frappé d'une inflammation des organes respiratoires, qui l'a rapidement enlevé à la science et à notre respectueuse affection. Et maintenant qu'il vient de se séparer à jamais des choses de la terre, je veux espérer que tout n'est pas fini pour lui, et qu'il lui est donné, dans un monde supérieur, de contempler sans entraves cette vérité qu'il n'a pas cessé de chercher, mais qui ne lui apparaissait ici-bas que souvent incertaine, et toujours incomplète.

DISCOURS

DE M. CHEVREUL

AU NOM DU MUSÉUM.

MESSIEURS,

Le docteur en médecine, le doyen de la section de médecine et de chirurgie de l'Académie des sciences, le professeur-administrateur du Muséum d'histoire naturelle, Étienne-Renaud-Augustin Serres, dont voilà la dépouille mortelle, naquit à Clayrac le 27 de septembre 1786, 26 jours après celui qui vous parle en ce moment de la perte d'un homme aussi dévoué à la science qu'il le fut à l'amitié! Savant désintéressé, cœur ardent pour tous ceux qui eurent part à ses affections, et le nombre en est grand, que de titres aux regrets des amis qui lui survivent!

Venu à Paris dans les premières années du siècle, ses études médicales furent brillantes et son avancement rapide.

En 1808, le concours lui donna le premier rang dans l'internat des hôpitaux.

Il fut médecin surveillant de l'Hôtel-Dieu en 1812, et, deux ans après, chef des travaux anatomiques de l'amphithéâtre central des hôpitaux. Il reçut, avant quarante ans, en 1822, le titre de médecin de la Pitié, par la plus honorable exception.

En 1828, successeur de Chaussier dans la section de médecine de l'Académie des sciences, il fut appelé au Muséum en 1839 (1), lorsque la chaire de l'anatomie de l'homme était devenue vacante par le passage de M. Flourens à la chaire de physiologie comparée, de nouvelle création.

Fils du modeste médecin de l'hospice de Clayrac, arrivé très-jeune dans la grande ville, sans famille, avec le seul appui d'un frère aîné, que la mort frappa bientôt, à qui dut-il son avancement ?

A une activité intelligente, au courage uni à un cœur généreux, à la sûreté de son commerce, à son savoir et à ses découvertes, en un mot à lui-même.

Son excellente nature se dévoila au début de sa carrière. En se présentant au concours de l'internat, l'avancement n'était pas son but, car il accomplissait un acte de la plus exquise délicatesse. Un jeune médecin anglais, assidu aux cliniques de l'Hôtel-Dieu, retenu prisonnier en France par

---

(1) Le 10 de janvier.

représailles d'un acte du gouvernement britannique, était attaqué d'une fièvre d'hôpital : le docteur Bourdier le traita et le guérit ; ayant su que l'argent lui manquait, il déposa à son insu un billet de 1000 fr. sur sa table de nuit. Par une susceptibilité, exagérée sans doute, le don du docteur philanthrope fut repoussé ; et le jeune étranger déclara qu'il se laisserait mourir de faim, s'il n'avait pas le moyen de solder l'argent qu'il recevrait pour des soins qu'il donnerait aux malades. M. Serres, alors externe, a l'heureuse idée de se présenter au concours de l'internat, et, s'il est nommé, de faire jouir l'étranger des prérogatives attachées à la place d'interne. Son projet est approuvé de trois hommes généreux, le docteur Bourdier, l'administrateur Duchanoy et le conseiller Barbé-Marbois ; M. Serres sort du concours premier interne : le jeune Anglais en accomplit les fonctions et en recueille les avantages : ce n'est que deux ans après, au moment de quitter la France, qu'il se reconnaît passible d'une dette de reconnaissance envers son jeune condisciple, M. Serres.

L'invasion de la France par les armées alliées fut une occasion pour M. Serres de montrer le courage du médecin militaire : chargé de recueillir les blessés sur le champ de bataille, il reçut une balle à la jambe ; et cette blessure de 1814, non pansée en temps opportun, parce que le devoir, selon M. Serres, passe avant tout, le fit souffrir toute sa vie, et récemment encore il craignait la nécrose de l'os blessé. Mais M. Serres n'est pas quitte de l'invasion : les masses d'hommes et d'animaux qu'elle avait mis en mouvement apportèrent à Paris toutes les misères de la guerre : le typhus est à la Pitié, le drapeau noir flotte à sa porte. C'est là, pendant toute la durée du fléau, que chaque jour apparaît la figure

grave et sereine de M. Serres, prescrivant aux internes les soins à prendre, et consolant les malades en leur donnant l'espérance. Plus de 20 ans après l'avoir vu, qui me le peignait sous ces traits, en ajoutant : *Sa conduite a été héroïque ?* C'est un homme dont le témoignage est irrécusable, M. de Blainville ; esprit dont la discussion atteignait, dit-on, quelquefois à la contradiction, mais qui aussi fut doué d'un noble cœur, et, dans cette triste circonstance, j'aime à le redire.

Encore un trait de M. Serres. Nous sommes en 1830 : des cris sont proférés contre l'archevêque de Paris par une multitude égarée. Le docteur Caillard, son médecin, de concert avec M. Serres, va le chercher à la Salpêtrière, où il était caché : à l'abri d'un déguisement, et placé entre eux, l'archevêque traverse plus d'un groupe menaçant, parvient sain et sauf à la Pitié, où il entre par une porte dérobée. Après trois jours, pendant que l'émeute pousse des cris sur la place, il sort de l'hôpital par un trou qu'on vient de pratiquer dans la muraille ; M. Serres le conduit chez M. Geoffroy-Saint-Hilaire, et le proscrit est sauvé !

Depuis que M. Serres siégeait à l'Institut, le désir le plus ardent de sa vie était satisfait ; son amour de la science l'éloignait de la pratique de la médecine, quoiqu'il eût pour elle un goût réel ; mais les clients qui tenaient à sa personne étaient trop nombreux, et l'attachement qu'il leur portait trop fort, pour que les liens qui les unissaient fussent instantanément rompus ; ils ne le furent donc que très-lentement. Si la fortune de M. Serres dépassa de beaucoup ce qu'il avait désiré, il ne la dut pas à une clientèle nombreuse, mais à l'ordre parfait qui ne cessa de présider à ses affaires, à la

modération constante de ses goûts, et au plaisir du commerce de quelques amis, qu'il ne voyait jamais trop souvent.

Messieurs, telle était l'excellence des qualités morales de l'homme et du médecin dont nous déplorons la perte : il me reste à vous parler des titres principaux de M. Serres à être membre de l'Institut et professeur au Muséum. Je rappelle qu'en 1820 l'Académie décerna le prix de physiologie à ses *Lois de l'ostéogénie*, et, l'année suivante, le grand prix des sciences physiques à *son Anatomie comparée du cerveau étudié dans les quatre classes des animaux vertébrés.*

Deux écrits précédèrent ces grands ouvrages. En 1813, M. Serres et son maître le docteur Petit avaient publié un *Traité de la fièvre entéro-mésentérique*, et M. Serres, en 1817, un *Essai sur l'anatomie et la physiologie des dents*.

Je n'oublierai jamais que M. de Blainville, à l'occasion de ce dernier ouvrage, me fit faire chez lui la connaissance de M. Serres.

M. de Blainville, un des prédécesseurs de M. Serres dans la chaire d'anatomie comparée du Muséum, après la chute du trône de Louis XVI, s'était livré successivement à l'étude des beaux-arts, des lettres, et enfin à celle de la médecine ; mais, n'ayant point pour la pratique de celle-ci le goût de M. Serres, il donna exclusivement son temps à l'anatomie comparée et à la zoologie, en partant de l'anatomie de l'homme qu'il avait étudiée dans ses détails.

M. Serres, comme M. de Blainville, était anatomiste de vocation, mais ils marchaient dans des voies fort différentes. M. de Blainville, cherchant dans les séries animales les analogies et les différences des organes, était curieux de tous les

détails de leur structure et de leur forme, parce que cette connaissance est indispensable pour l'exactitude des comparaisons des espèces animales que la zoologie doit classer.

L'anatomie apparaissait à M. Serres sous un aspect bien différent : sans doute il ne négligeait pas l'anatomie des animaux, mais le plus souvent elle était seulement accessoire, tandis que celle de l'homme, toujours principale, servait de base à toutes ses recherches. Il s'appliquait à connaître les relations mutuelles des organes, leur manière de se former et de s'accroître en se modifiant plus ou moins, et enfin les connexions des diverses parties du corps de l'homme. Les recherches de ce genre sont le sujet de ses *Écrits* sur l'*ostéogénie,* l'*organogénie* et la *tératologie*, dont le but est de ramener les organes dont le corps des animaux se compose à des lois générales.

Messieurs, après avoir passé en revue dans cette esquisse rapide les qualités qui ont donné à M. Serres tant d'amis, parmi ses élèves, ses confrères, ses clients et encore parmi tous ceux qui ont pu le connaître ; après avoir parlé, bien rapidement sans doute, des œuvres qui recommandent sa mémoire au monde savant, il me reste à raconter la fin de l'homme excellent que ne cesseront pas de regretter tous ceux qui l'ont connu.

M. Serres, à la suite de vives contrariétés, est tombé malade et n'a point tardé à prévoir le terme fatal de sa vie ; d'après l'ordre des médecins, il ne recevait personne, même ses amis les plus intimes. Le mardi 21, veille de sa mort, il fit appeler plusieurs de ses confrères du Jardin. MM. Becquerel père et fils, Milne Edwards et moi, nous nous empressâmes de répondre à ce triste appel, et certes notre

surprise fut grande de voir le calme de M. Serres, de l'entendre nous parler d'une voix claire et vibrante; mais la pureté de la conscience peinte dans la sérénité de ses traits ne nous étonna pas.

M. Serres prit une tabatière d'or qu'il tenait de l'empereur Alexandre, reconnaissant des soins qu'il avait donnés en 1814 aux blessés et aux malades; elle porte le chiffre d'Alexandre en diamants. M. Serres me la remit pour qu'elle fût placée dans la galerie de minéralogie du Muséum comme un souvenir de sa part.

M. Serres nous annonça qu'il avait légué à la galerie d'anatomie comparée une somme de 50000 francs qui s'ajouterait à un don antérieur de 15000 francs.

De plus il a légué 60000 francs à l'Académie des sciences pour la fondation d'un prix triennal d'embryologie.

Quelle preuve plus grande M. Serres pouvait-il donner de son amour pour la science que cet hommage rendu aux deux grandes institutions dont il était membre? Son legs à l'Académie ne témoigne-t-il pas de sa reconnaissance pour l'honneur qu'il avait de lui appartenir, comme il est l'expression du désir le plus ardent de contribuer encore, quand il ne sera plus, à hâter le progrès d'une science qui eut toutes ses affections, et qui, durant cinquante ans, ne cessa d'occuper sa pensée?

Le mercredi, jour que M. Serres avait annoncé devoir être le dernier de sa vie, je me rendis chez lui à six heures et demie du soir, chargé par le Ministre de l'instruction publique, de lui dire la part que Son Excellence prenait à sa maladie, et l'assurer qu'elle ferait tout son possible pour remplir les vœux dont j'avais été l'intermédiaire. Il était trop

tard, le malade avait perdu connaissance à cinq heures. Il mourut à sept heures et demie. J'assistai à ce douloureux moment avec M. Bejot, l'exécuteur testamentaire, les docteurs Bastien et Sénéchal, et M. Imard, inspecteur du matériel des hôpitaux.

M. Serres a été soigné par les docteurs Mannec et Nonnat, deux de ses élèves chéris : à son lit de mort, aucun étranger n'est intervenu pour le veiller ; le docteur Bastien, si habile anatomiste, le docteur Sénéchal, si dévoué, assistés d'amis tels que MM. Bejot et Imard, lui ont constamment prodigué leurs soins et le jour et la nuit.

M. le Ministre de l'instruction publique, en ce moment au conseil des ministres, a chargé M. Danton, le chef du personnel de son ministère, de le représenter et d'être l'organe des regrets de Son Excellence, de n'avoir pu assister aux obsèques de M. Serres.

Messieurs, en exprimant, au nom des professeurs administrateurs du Muséum d'histoire naturelle, la profonde reconnaissance dont nous sommes tous pénétrés pour la libéralité de M. Serres, qu'il me soit permis d'espérer que cette institution conservera à toujours le *caractère élevé de la science*, dont elle est redevable aux grands hommes qui nous ont précédés, et que toute proposition faite pour dénaturer ce caractère trouverait un défenseur empressé à suivre l'exemple de Napoléon III, qui a couvert de sa haute protection le Muséum d'histoire naturelle !

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

DISCOURS

DE M. NÉLATON

MEMBRE DE CETTE ACADÉMIE

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. VELPEAU

AU NOM DE LA SECTION DE MÉDECINE ET CHIRURGIE

Le lundi 26 août 1867.

Messieurs,

Il y a quelques jours à peine, j'avais l'honneur d'entrer à l'Académie des Sciences et j'allais m'asseoir auprès d'un maître vénéré dont l'amitié m'avait constamment soutenu dans ma carrière. Tout nous faisait espérer qu'il nous serait

donné de conserver longtemps encore au milieu de nous ce chirurgien éminent dont le profond savoir et la haute expérience étaient l'appui de tous. Cet espoir ne devait pas se réaliser.

En face d'une mort aussi prompte et aussi inattendue, ce n'est pas sans une vive émotion que je viens retracer en quelques mots la vie du savant, de l'homme de bien, qui fut jusqu'à sa dernière heure une des grandes figures chirurgicales de notre époque.

Alfred-Armand-Louis-Marie Velpeau naquit à la Brèche, petit village de la Touraine, le 18 mai 1795.

Fils d'un maréchal-ferrant, le jeune Velpeau passa ses premières années à aider son père dans son métier et à exécuter avec lui les pratiques les plus simples de l'art vétérinaire. Quoique privé de maître il apprit presque seul à lire et à écrire. Il éprouvait dans son humble condition un irrésistible besoin de s'instruire. Trois livres, un vieux *Traité d'hippiatrique, la Maison rustique* et *la Médecine du pauvre*, composaient la bibliothèque de son père et du village. Tous les instants qu'il pouvait dérober aux travaux de la forge, il les consacrait à étudier ces livres, à les commenter, à les analyser. Il faisait aussi de la médecine pratique et devint bientôt l'oracle du hameau.

Sa famille, entrevoyant la possibilité d'obtenir pour lui le grade d'officier de santé, consentit à l'envoyer à Tours. Là Velpeau étudia à la fois le latin, le français, l'anatomie, la physiologie, toutes les branches de la médecine et de la chirurgie, et cela au milieu des privations que lui imposait la modicité de ses ressources.

A la suite des malheurs de la guerre et des désastres de nos armées, les hôpitaux regorgeaieut de blessés et de malades. Protégé par Bretonneau, Velpeau est chargé des pansements généraux et rend de si importants services que l'administration de l'hôpital lui accorde une indemnité et l'admet en qualité d'élève interne. Placé dès lors sur un théâtre où les moyens d'instruction abondent, il ne tarde pas à acquérir les connaissances nécessaires pour se faire recevoir officier de santé. Le but de ses efforts était atteint; mais la famille était pauvre et le jeune praticien sans ressources.

Devenu le premier aide de Bretonneau, qui avait deviné son élève, il parvient à économiser une faible somme avec laquelle il n'hésite pas à se rendre à Paris. Il s'y installe très-modestement, vivant avec une sobriété inouïe et partageant tout son temps entre les cliniques de l'Hôtel-Dieu, de la Charité, du Val-de-Grâce, et les études dans les bibliothèques publiques. Cependant, si ses modiques ressources s'épuisaient, l'épreuve touchait à son terme. Il est couronné au concours de l'École pratique, nommé aide d'anatomie, et fait plusieurs cours qui obtiennent un grand et légitime succès. Il passe sa thèse en mai 1822, reçoit le titre de docteur, et bientôt après il est nommé chef de clinique chirurgicale à l'hôpital de l'École.

Loin de s'arrêter dans cette voie laborieuse, il aborde successivement tous les concours. En 1830, il est nommé chirurgien de l'hôpital de la Pitié, membre de l'Académie de médecine. En 1835, il obtenait la chaire de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine, et, en 1842, l'Institut l'appelait à occuper le fauteuil laissé vacant par la mort de

Larrey. En apprenant, de la bouche d'un de ses élèves accouru en toute hâte pour le lui annoncer, le résultat du scrutin : « *Je n'ai plus aucun vœu à former*, dit-il, *voici le couronnement de ma carrière.* »

Les travaux du professorat, les soins à donner aux malades des hôpitaux et à ceux de sa clientèle, ne remplissaient pas le temps que Velpeau voulait consacrer à la science ; il s'est fait connaître comme écrivain érudit et consciencieux. Le nombre de ses publications est considérable. Parmi les plus importantes nous citerons son *Traité d'anatomie chirurgicale*, son *Traité de l'art des accouchements*, ses *Nouveaux Éléments de médecine opératoire*, son *Traité des maladies du sein*, les *Maladies des yeux*, trois volumes de clinique chirurgicale, un très-grand nombre de mémoires originaux et d'articles publiés dans les journaux de médecine ou les dictionnaires, travaux qui ont eu un grand retentissement et sont entre les mains des générations d'élèves qui se sont succédé depuis trente ans.

Velpeau fut un des premiers en France à répandre le goût de l'érudition puisée dans les publications étrangères. Son enseignement, remarquable surtout par l'étendue, la variété de ses connaissances, et par la critique approfondie à laquelle il soumettait toutes les questions litigieuses, obtint pendant de longues années un très-grand succès. La clinique de la Charité réunissait autour du professeur non-seulement les étudiants français, mais les médecins de tous les pays. C'est à son école que s'est formée cette brillante cohorte de jeunes chirurgiens qui maintenant occupent les positions les plus élevées en France et à l'étranger.

Anatomiste de premier ordre, opérateur aussi habile que

prudent, il cherchait surtout à initier ses élèves à la pratique des opérations usuelles. Tout en encourageant les progrès de la science, il acceptait, mais avec réserve, les créations nouvelles de l'art chirurgical.

C'est surtout dans les Académies, dans les Sociétés savantes, que nous avons pu admirer ce profond savoir, cette érudition si sûre qui donnait à sa parole une si grande autorité. Aucune question ne lui était étrangère, et, dans ces luttes oratoires, il apportait autant de respect pour les personnes que d'ardeur à combattre les doctrines.

Les honneurs ne manquèrent pas à cet homme d'élite. Commandeur de la Légion d'honneur, président de l'Académie de médecine, président de l'Institut, etc., etc., toutes ces distinctions furent considérées par tous ses contemporains comme un hommage légitime rendu à son talent et à son caractère.

Arrivé à l'âge où on cherche le repos, tourmenté par des souffrances qu'il dissimulait avec un courage stoïque, Velpeau donnait toujours l'exemple de l'exactitude et de l'amour du devoir, continuant à visiter ses malades, encourageant les travaux de ses élèves, qu'il aimait à voir groupés autour de lui.

Ainsi il vivait travaillant sans cesse au milieu des siens, entouré de leur tendresse et de l'affection d'un gendre dans lequel il avait trouvé un fils, quand la mort est venue le frapper.....

Et maintenant, en face de cette tombe qui va se fermer à jamais, nous tous, hommes de tous les âges et de toutes les conditions, pouvons dire à Velpeau comme dernier adieu : Tu laisses après toi plus qu'un grand nom, une grande le-

çon. Tu as montré que le travail seul, sans aide, sans appui, mais soutenu par l'honneur et une volonté ferme, peut élever l'homme aux plus hautes dignités, tout en restant le suprême bonheur de celui qui en a fait la loi de sa vie.

Adieu, maître vénéré ! adieu !

DISCOURS

DE M. HUSSON

DIRECTEUR DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Messieurs,

C'est avec une émotion bien vive que je m'approche à mon tour de cette tombe si tristement ouverte, pour y confondre, dans une commune et profonde douleur, les regrets de l'Administration des hôpitaux de Paris avec ceux que la mort de M. Velpeau inspire, à tant de titres, aux compagnies savantes qui lui rendent aujourd'hui les derniers devoirs.

Des voix plus autorisées que la mienne vous ont retracé les travaux de l'homme éminent qui a continué avec tant

d'autorité et d'éclat, dans cette même chaire de la Charité, l'enseignement à jamais célèbre de Boyer et de Roux ; mais, avec le professeur de clinique chirurgicale, avec le savant, il y avait, en M. Velpeau, une autre figure : celle du chirurgien hospitalier modèle, et, à ce titre, je puis le dire sans crainte d'être contredit par personne, aucun, parmi ceux qui se consacrent au soulagement de leurs semblables, n'apporta jamais dans sa tâche une ardeur plus soutenue, une exactitude plus rigide, une abnégation plus entière.

Entré de plain-pied dans les hôpitaux sans avoir passé par l'internat, ce noviciat habituel et en quelque sorte obligé de nos chefs de service, il abordait, en 1828, à peine âgé de trente-deux ans, le concours du Bureau central, et il y était reçu au premier rang, après de très-remarquables épreuves. Chirurgien assidu et attentif, il se faisait remarquer dès le début par cette ponctualité qui inspire tant de confiance aux malades, qui concourt au succès, et dont ne purent le détourner ni ses occupations multiples, ni les exigences d'une clientèle de plus en plus nombreuse. C'était comme un principe de sa vie de donner toute sa matinée sans partage aux malades de l'hôpital : on le voyait chaque jour aller directement de chez lui à la Charité, sans jamais modifier sa route ; il ne consentait à se rendre aux appels qui lui étaient faits, qu'après ce devoir accompli.

Qui de nous, Messieurs, ne voit encore l'illustre chirurgien, toujours le premier arrivé à l'hôpital, entouré dès son entrée, non plus seulement d'un cortége d'étudiants et de docteurs étrangers, empressés à suivre ses leçons et sa pratique, mais d'une foule non moins grande de malades, pour qui son nom seul était déjà une espérance de guérison ?

Tel a été, pendant les quarante années que M. Velpeau a pratiqué dans nos hôpitaux, le noble exemple qu'il a donné à cette féconde génération de jeunes hommes qui revendiquent l'honneur d'avoir été ses élèves. Pour lui, il n'y avait pas d'interruptions, pas de loisirs, pas de repos désiré; et, tandis qu'après une année de labeur, la plupart de ses collègues plus jeunes sentaient le besoin si légitime de se reposer, lui, le dernier à son poste, venait encore, il y a huit jours à peine, au sortir de l'hôpital de la Charité où il avait fait sa visite comme à l'ordinaire, prendre, dans le Conseil de l'Assistance publique, sa part de nos travaux administratifs.

C'est qu'en effet, M. Velpeau occupait depuis sept ans, dans le Conseil de surveillance où il représentait la Faculté de médecine, la place que lui avait assignée son jugement aussi ferme que sûr. Puisé à la source des meilleures traditions hospitalières, son avis était toujours d'un grand poids dans toutes les questions qui se rattachaient au service de santé, et toutes les mesures utiles aux intérêts des malades rencontraient en lui un chaud défenseur; aussi sa perte, doublement sensible pour nous, laisse-t-elle dans nos rangs des vides qui seront difficilement remplis.

Mais, Messieurs, la mémoire de l'homme de bien triomphe de la mort et de l'oubli. Le nom de Velpeau restera attaché à ses œuvres; il demeure comme scellé à cet hôpital de la Charité illustré par ses leçons; il survivra dans le cœur de tant de pauvres malades qui ont dû la vie aux soins dévoués du célèbre praticien.

En déposant cet hommage de gratitude sur la tombe de M. Velpeau, je suis assuré d'être leur fidèle interprète,

comme j'exprime la pensée reconnaissante du Conseil de l'Assistance publique où il laisse de profonds regrets, et de l'Administration que je représente ici et qui se plaira à placer le nom de Velpeau aux premiers rangs de ceux qui lui ont rendu les plus éminents services.

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.